

“Un indice de sacralité”

Le regard est une fête.

André Guiboux

- Prenant pour point de départ l'art comme un symptôme culturel : “un indice de sacralité” prend à rebours le rapport de la sécularisation et de ses effets sur l'art pour questionner les survivances de l'antiquité comme son origine inconsciente et son dépassement possible.
- Affirmer un retour à une fonctionnalité de l'art, à un rapport d'usage pour réenchanter le monde. Ou bien exclure une idée de l'art à toutes les créations spirituelles qui en sont dénaturées et perverses en expérience et objet de consommation. Une résurgence des regards dans un monde froid, rationnel et aliéné. Transcendance VS Esthétique
- Déplacer la voie matérialiste à une conception où l'existant dépend des contextes et des relations entre elles. Dans cette dynamique, affirmer le rôle actif des sacrés et des profanes comme des indices dans le processus symbolique et intentionnel de son auteur. Appréhender le désir et la volonté comme l'indice d'une pensée sur les réelles au delà du temps et de l'espace impartie.

- **L'indice de sacralité : un outil non pas "critique", mais d'une "qualité autre", pour relire notre Histoire de l'art.**

Procession 14 Janvier 2023

Intervention / Rituel de passage pour mon frère jumeau. Dernière traversée pour sa golf 3. Sur son toit, «Les Portes», celles de Janus, pour excéder les polarités et accompagner la chute du soleil.

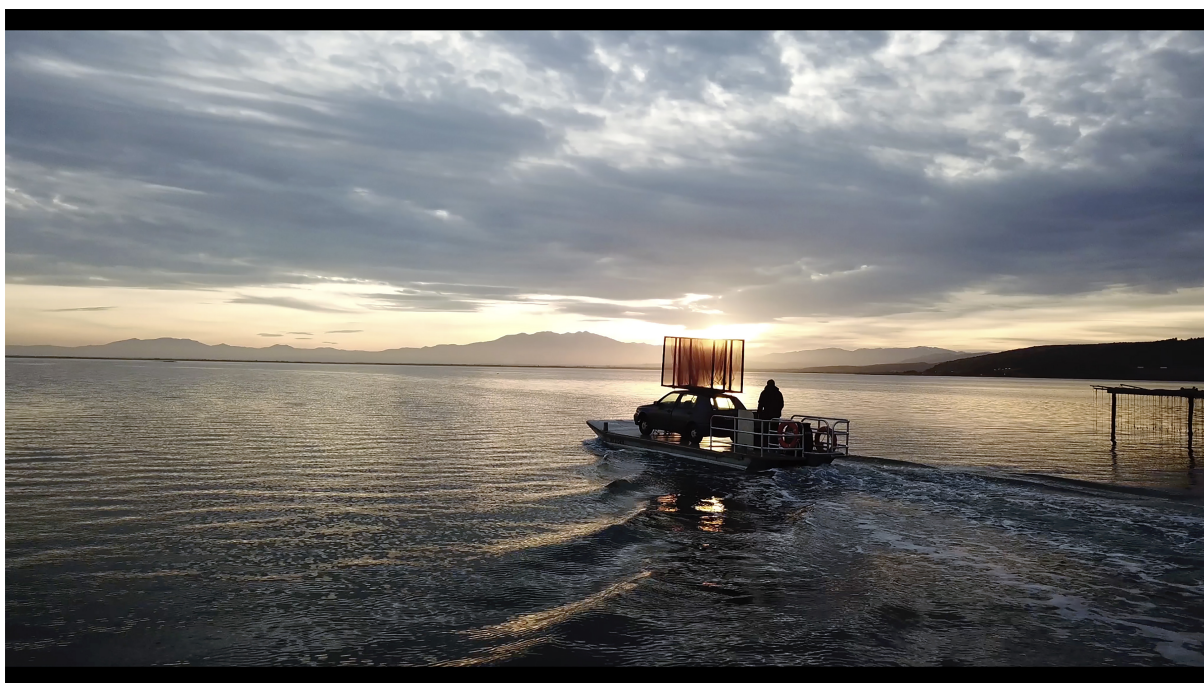
Archives Photos et Vidéo au drone 2'38'' <https://youtu.be/UKymWKiMMhQ>

gaZe 14 janvier 2023

Photographie argentique 60 × 50 cm, prise avec un sténopé sur mesure, depuis la place du moteur du véhicule.







Prélude : contexte personnel

L'expérience du deuil est une profonde perte de repère, un déplacement de la perception, une folie sans folie. En soi, un état modifié de conscience. Etrangement immanent puis transcendant.

Le 14 mars 2016 mon jumeau décède d'un accident de voiture pas très loin de là. Dissous, aveugle, c'est un long processus intérieur, jamais vraiment fini, pour renaître au monde, puisque mort. Chercher dans les premières lueurs, à tâtons, du lien dans l'épreuve du manque. Habiter un peu plus loin que mes vulnérabilités et sur d'autres territoires, une manière aussi vieille que nos mondes. Avec la golf 3 qu'il m'a léguée et qui finira à la casse, je reviens 7 ans après faire cette procession. Un rituel de passage au solstice d'hiver.

Nous sommes quelques amis présents.

Assis à l'arrière dans la voiture, je sacrifie de ma présence en filmant ce parcours au drone. Pour en faire le partage. Mon attente se situe autre part...

Car ce véhicule est transformé en appareil photo. Un sténopé remplace le moteur (arraché au préalable).

C'est la percée possible. Le catalyseur de ce rituel.

Dans le contre-jour du soleil en négatif, cette photographie fait apparaître la forme Z. En grec Zêta (Z) est l'initiale de Zi qui signifie «il vit», ou «il est vivant». Un symbole réversible quand le haut devient le bas et que l'eau devient le ciel.

Pour moi, une traduction possible sur la surface du réel et de la géométrie du monde dans le miroir de l'eau.

A savoir si la folie du deuil, c'est la quête du signe ou si le signe n'est pas par la résilience et le processus initiatique, ce pont qui nous permet de solidariser une philosophie de l'espace et du temps avec une philosophie du sujet et du monde.

Au-delà des apparences, ou sommes nous ? Si l'intention est de créer du lien avec le défunt dans un large processus de restructuration, c'est parce qu'il y a une nécessité plus grande de matérialiser l'impossible, l'invisible, le lien. Cette matérialisation, éphémère, déguisée en œuvre d'art repartira d'où elle est venue. Ce qu'il faut retenir, c'est l'interaction avec un lieu et à un moment précis; avec pour but, une intention autre que l'art.

Mon histoire personnelle m'a mené vers des gestes et les gestes vers la pensée.

Du deuil à cette procession, puis à ce texte.

Augmentée par des lectures de Régis Debray, ce travail m'a posé des réflexions sur ce qui faisait la nature de l'art, ses transformations, ses contours et ses récupérations possibles aux regards des créations spirituelles, religieuses et magiques. Une recherche des espaces confus et imbriqués entre l'art et le sacré. Leurs dynamiques avec l'Homme. Leurs rapports et valeurs d'usage aujourd'hui et dans l'histoire. Nos paradigmes et leurs territorialités.

"Il n'y a pas d'art en soi, il n'y a que des artistes avec des visions."

Hans Ulrich Obrist

Cadre théorique : Anatomie d'un réenchantement du monde.

En 1835 Hegel annonce "la mort de l'art", c'est à dire de l'art religieux, une rupture marquée par l'émergence du musée et qui fera naître une nouvelle discipline en philosophie : l'esthétique. Saturé de valeur religieuse, l'art ne cherche plus un but métaphysique en dehors de lui, il ne se parle qu'à lui-même, il mute. De nature transcendante, il devient immanent. Renversement ontologique et paradigmatique du comment voir, penser et faire de l'art. Sa

fonctionnalité vivante et médiatrice comme dans les "arts Premiers" disparaît. L'art devient ainsi une réflexion sur lui-même, marquant une rupture avec ses fonctions antérieures. Il devient un domaine de création et d'expérimentation autonome et annonce un déclin, l'idée de son déclin en tant que discipline indépendante dans le savoir. (Voir l'article de Eric Monsinjon «Pour en finir avec la mort de l'art»).

Se renversement, cette nouvelle manière de penser l'art, constitue à la fois, un renouveau à cette époque : une révolution du regard et son déclin en devenir.

L'art est peu à peu gagné et monopolisé par une valeur d'usage, l'art pour l'art. Dans cette logique de repli, de réflexion sur lui-même, il se (re)cherche sur de nouvelles territorialités, marqué par une quête inlassable et contradictoire : s'affranchir de lui-même. Cette conséquence, c'est l'histoire de l'art que l'on connaît. L'anti-art des dadaïstes, sa tentative de mort chez les situationnistes et son dépassement encore et encore chez nous autres. Il est marqué progressivement par sa dématérialisation tout autant que notre société affirme son capital marchand.

Il y a un déplacement progressif des codes et de l'usage symbolique, à la manière dont l'esprit humain (Geist) se manifeste dans la matière. L'ordinaire est élevé à un statut artistique, esthétique, quasi religieux et l'objet d'art traditionnel est dévalué. C'est la "transfiguration du banal", "l'art et la vie", le "ready made"... La diminution progressive des frontières, jusqu'à les renverser, amène le profane à devenir le nouveau sacré et le sacré, un profane. A ce propos, Agamben critique la dichotomie traditionnelle entre sacré et profane, où le sacré est souvent vu comme supérieur et le profane comme quelque chose de moindre valeur. Il suggère que cette opposition est artificielle et historiquement construite. Il précise que dans ce rapport d'usage, qui transforme le profane en sacré, il ne faut pas y voir une perte, mais au contraire, une approche où tout peut être réapproprié et utilisé de manière créative et communautaire. Il rappelle que la profanation est un acte de libération mais aussi qu'à l'antiquité Romaine, tel ou tel objet pouvait tour à tour basculer du profane au sacré et du sacré au profane sans difficulté et en fonction des contextes que devait affronter la civilisation. Ce qui est important de noter, c'est que ce rapport, cette valeur d'usage, semble aujourd'hui figé par les valeurs du matérialisme capitaliste. Ainsi l'urinoir Duchampien ne peut pas redevenir la pissotière.

Ainsi la mort de l'art qu'annonce Hegel est avant tout une renaissance, mais dans cet éclatement débarrassée du religieux, de son intolérance (et peut-être

même du divin) vers son devenir autonome, il y a comme un paradoxe. La manifestation d'un déplacement du sacré en croyant le nier. Ce que l'on appelle "art" aujourd'hui, est en quelque sorte la conséquence de ce processus historique, la sécularisation et le désenchantement. A penser que la chute du religieux, laisse un espace vide. L'art devient une sorte de nouveau culte et réactive le spectre qu'on croyait annihiler. Ce nouvel horizon, (l'autonomie de l'art) devient le territoire fertile d'un sacré laïque pour l'art lui même. D'un point de vue temporelle, ce qui semble s'être extirpé du rapport magique, s'est déplacé dans le religieux (une administration spirituelle) puis dans l'art. Ce déplacement semble opérer sans effort dans un sens mais pas dans l'autre. Il y a à la fois une sorte de transfert et de recyclage des usages dans l'obsolescence des paradigmes.

Aujourd'hui, aucune gêne du point de vue de l'occident de regarder ce que l'on nomme «Art primitif, magique" comme un art. Quel mécanisme nous permet de nommer une chose qui ne l'est pas (une stratégie économique diront certains). D'en affirmer le réel et de le défigurer, refigurer. Quel mécanisme nous permet une indifférence devant l'épuisement rituel des objets au quai Branly. D'observer une pietà, sans soutenir la prière. Il y a comme un processus de production esthétique de l'art par dissolution dissimulée de la fonction symbolique, magique. Une évaporation captée et transférée à l'intérieur de ces supports, du magique vers l'art (l'esthétique) et qui semble s'organiser et avoir pour seul but aujourd'hui, le spectacle et l'économie. Une réification donc, c'est à dire un processus par lequel on transforme quelque chose de mouvant, de dynamique en être fixe, statique, en chose. En système apparemment indépendant de ceux pour lesquels ces processus se sont effectués. Rappelons que Theodor W. Adorno face à Auschwitz, utilise ce concept de réification comme instrument de domination dans un "monde administré" hérité de la raison des Lumières. Ainsi le rituel devient attraction touristique et la personne en spectateur implicitement consommateur et passif. Le musée, un espace neutre qui accueille des objets nettoyés de leur contexte originel, transformant les expériences en contemplation détachés de leur fonction active.

Une transformation de l'expérience culturelle, en expérience culturelle.

Dans un monde qui semble devenu fini par la globalisation, on peut s'interroger sur l'origine et le devenir de la poésie, du chant, de la danse, des

mathématiques, de l'architecture et de la géométrie. Sur l'épuisement de leur fonction sacré originel, comme consommable, comme conséquence durable d'une amnésie par les valeurs néolibérales et comme terrain d'émancipation créative, esthétique de leurs propres natures. Ces intégralités participent d'une genèse et d'une disparition, aujourd'hui renouvelées.

Le rituel païen célébrant le soleil et Janus (les solstices) fut christianisé en fête de la St Jean, puis en un barbecue sympathique où on saute au-dessus du feu. D'une doctrine initiatique à l'antiquité réappropriée par des réformes prohibitives en liturgie religieuse au VIIIe puis progressivement en événement plus ou moins symbolique, exotérique et théâtralisé avec la sécularisation. Comme la fête nationale au Québec en 1977 ou encore la fête de la musique à partir de 1982 sous Jack Lang. Ce qui se déplace, ce n'est pas le sacré (tout autant qu'il est déconsacré), qu'une certaine conscience et inconscience dans l'intensité des symboles et des usages de la croyance. Des survivances de l'antiquité dirait Aby Warburg. Les célébrations au soleil sont fêtées partout sur la planète depuis au moins 5000 ans. C'est attesté par l'alignement de nombreux monuments, mégalithiques sur le levé ou le couché du soleil lors des solstices. Nos peuples premiers avaient déjà bien assimilé qu'en ces jours se déroulent une inversion, l'arrêt du soleil vers sa croissance ou sa décroissance dans le ciel.

"Janus régule le passage entre le monde des hommes et le monde des dieux. Il est associé aux deux portes du soleil; elles sont déterminées par la route oblique de la Voie lactée dans les cieux, celle-ci est intersectée en deux points du zodiaque, aux signes du cancer et du capricorne, donnant leur nom à ces deux tropiques. Selon la doctrine de la transmigration du pythagorisme, par ces deux points temporels les âmes descendent du ciel vers la terre pour s'incarner; c'est la "Porte des Hommes", et au moment elle remontent de la terre vers le ciel: c'est la "Porte des dieux". Concernant l'espace, Janus se situe à la frontière de l'étendue qui va de l'orient : le versant lumineux, jusqu'à l'occident : le versant obscur." Percy John Harvey

De ce point de vue, Horus (à ne pas confondre avec Râ) et Appolon sont des dieux solaires nés du solstice d'hiver. Janus, dérivé du mot janvier et de juin est une sorte de dieu des dieux puisqu'il les détient. C'est le dieu des débuts, des fins, des passages, il exprime toutes les dualités et son troisième visage, invisible est le présent. Il est le protecteur de ce qui est séparé. Les rares indices dans la bible laissent penser que Jésus serait né au printemps plutôt qu'en hiver. L'église souhaitant gagner en influence à Rome institua la fête de la

nativité en l'an 354. Et c'est le pape Liberius qui choisit la date du 25 décembre pour l'associer à la semaine de réjouissance dédiée au Sol Invictus (fêté le 25 décembre à partir de 274) pour faire de Jésus le symbole d'un dieu solaire.

La Journée Internationale des portes (JIP) invite depuis 2024 à descendre dans la rue avec la porte d'entrée de son domicile lors du solstice d'été. Cette manifestation solsticiale ouvre symboliquement les portes du soleil par l'ouverture de l'espace privé une dernière fois avant sa phase descendante. A ce moment, le domicile est pénétré sur l'extérieur. Derrière l'apparence cocasse de ce projet se cache la volonté de réactiver une survivance pour réenchanter collectivement la société. Les survivances ne sont pas de simples copies, elles sont les indices d'une préoccupation par ceux qui les avaient adoptés. Elles sont des témoins au présent pour comprendre la continuité des formes, des expériences et leurs significations dans l'histoire.

Régis Debray pense que l'inconscient de l'art, c'est le religieux. C'est à dire pour moi : le magique, puisque le religieux n'est qu'une forme d'expression parmi d'autres de ce rapport. Dans ce contexte, l'art serait un des territoires les mieux assumés d'une forme d'archaïsme un peu honteux, celle d'une résurgence collective par les artistes, d'une pensée latérale, pour une écologie humaine. Il se manifesterait plus facilement et authentiquement sur ce territoire, car par son langage, il dérobe à nos yeux ce à quoi on voudrait s'accrocher. La dialectique de l'essence contre l'apparence. A l'inverse, quand l'imaginaire n'est plus un lieu de volonté mais de consommation et qu'on nous rabâche du Harry Potter, l'industrie cinématographique devient l'actionnaire d'une crise de la sensibilité.

Depuis la formule de Régis Debray, peut-on avancer que l'inconscient de la culture serait le cultuel ? Manifester comme une expérience simulée, une survivance théâtralisée ? Les deux sont-elles des autos fictions collectives pour rendre plus confortable le sang, l'indicible, le mystère et toutes les brutalités de ce qu'on nomme par le réel ? Ou l'une transcende par la chair et l'autre détourne par les feux d'artifices. Dans cette formule, l'église s'est divisée en musée et en banque ; le temps cyclique en temps linéaire ; le sacrifice en meurtre ; la transsubstantiation en concept ; l'unité refondée en un inaccessible.

Dans notre choix du simulacre, dirait Debray, c'est le péril de la mort et la mort du symbole. Le symbole n'est plus un outil spirituel actif, vivant, mais un panneau de signalisation, "ceci désigne cela". Le symbole c'est recroquevillé

en signe. Il n'invoque, ne convoque, n'incarne plus. Refroidit en allégorie, il ne se présente plus comme une initiation, une chose qui se dévoile à la connaissance. C'est la conséquence d'une équation : le visible = le vrai = le réel.

"Tous ce qui est vrai d'un signe, n'est pas forcément vrai de tous ce que ce signe désigne." Ernest Mach

La conséquence c'est l'insatisfaction, c'est l'aseptisation de la mort et par polarité, celle de la vie. Car en diminuant les ombres, nous diminuons aussi la lumière.

"Nous avons l'art pour ne pas mourir de la vérité." Nietzsche

La nouvelle force abstraite qui domine les interactions humaines et qui profane l'art et la planète désormais, c'est le capital. Le matérialisme capitaliste tend à faire confondre l'esthétisation de la marchandise avec la marchandisation de l'art. Le fétichisme de la marchandise à séparer l'objet de consommation des conditions de sa production, de son exploitation et des interactions humaines qui l'ont produites. Une disparition des contextes et une dissolution de l'espace entre la consommation de masse et l'expression authentique de la créativité humaine. L'objet s'autonomise du sujet qui le conçoit et se retourne contre lui, c'est l'humain qui devient une marchandise. Il en suit que ce que l'on nous vend, ce ne sont pas tant des objets que l'image de leurs images : son rapport de domination symbolique et de distinction sociale. Une promesse investie d'une aura et d'un pouvoir faussement magique. Le capitalisme, en transformant les objets de consommation en formes de réenchantement partiel (pour maintenir l'engagement des consommateurs), exploite une faille, un reste d'archaïsme mal digéré que la rationalité et la sécularisation auraient dû éliminer. Ici un réenchantement factice, créant une sorte de dépendance affective et aliénante. Dans le monde des images, une grande pornographie des médias et du regard qui nous laisse penser tout voir et tout le temps. Un accroissement du réel, c'est à dire de la réalité par les supports matériels et immatériels du capitalisme.

L'art est à la fois un lieu de résistance et de déclin de la pensée magique. Un outil de la reproduction du réel et une expression de la production du réel, ainsi qu'une survivance pour transcender le réel. Et notre art globalisé, est à la fois un héritage des Lumières, un prolongement mal assumé de nos atavismes, un

produit esthétique et un produit culturel. L'art et le sacré privatisent tour à tour le regard qu'on porte sur le monde. Et dans cette ubérisation, les libèrent, les enferment, les tuent ou les font renaître à leurs natures = les déplacent.

Le sacré et le profane sont des transgressions nécessaires à l'Homme dans l'équilibrage de ses subjectivités politiques, philosophiques, religieuses ou artistiques. Et quand une valeur l'emporte trop, s'ajoute une autre transgression toute aussi nécessaire pour la libérer, la vie et la mort, la naissance et le meurtre.

Banque de questions :

Est-ce que la privatisation du regard par l'art participe à rendre moins magique notre rapport au monde ? L'art doit-il s'étendre, coloniser tous les territoires ? L'art est-il un instrument de domination culturelle ou au contraire un élargissement des savoirs et des sensibles ? Dans ce paradoxe, les créations spirituelles sont-elles instrumentalisées par l'art ? C'est à dire par notre pouvoir de regard à esthétiser et à artialiser le monde ? Le réifier ? Ou alors au contraire, est-ce un élargissement de la définition de l'art ? L'art est-il un outil dissimulé "d'un exotérisme", une façon de remettre au goût du jour et sur la place publique nos atavismes ? L'art primitif, magique, doit-il trouver un autre nom, une définition approprié ?

Nos parts d'archaïsme nous lient à la part d'universelle ? La dynamique qui nous permet de remonter de la manifestation au principe des choses dépend elle du sacrifice, d'un éclatement ? Le sacré doit-il être sacralisé, figé ?

Le fantôme du prendre soin, c'est la blessure. Et c'est où, l'espace réel de la blessure dans notre société ? En tant qu'artiste, ma place est-elle au quai Branly ? Ce qu'on nomme art primitif, n'est-il pas aux prémices de toute sculpture sociale (J. Beuys) ?

La profanation comme renversement du sacré, ne sera-t-elle pas une forme de déplacement inconscient du sacré ? Le sacré, dédouble il l'aura d'un objet ? Le sacré n'est il pas juste l'outil d'un état modifié de conscience ?

Le monopole esthétique, menace t-il la fonction, la conscience politique et spirituelle dans l'art ? La production de signe vient elle toujours servir une forme de pouvoir ? Une domestication des usages ?

FONCTION et USAGE

Art magique = fonction magique et artisanale. Disparition et renouvellement des usages.

Résurgence occidentale VS adaptabilité des usages magiques au capitalisme.

Art religieux = fonction magique et esthétique. Bien que perçu comme esthétique aujourd'hui, l'art religieux était avant tout, qu'une variable de la religion même. Transformation des usages.

L'art contemporain (contemporain que de lui-même) = corrélation de la fonction et la production esthétique (intérêt culturel et financier), interconnexion entre pouvoir économique et canonisation artistique.

L'indice de sacralité, un atavisme de la pensée magique ?

Pas évident d'y voir clair dans cet indice puisqu'il est une expérience intime, un indicible qui passe par le corps. Une altérité difficile a priori, quand ce micro déplacement du regard demande un effort insurmontable pour certains, une expérience impossible ou obsolète pour d'autres. Mais aussi l'inverse, un rapprochement avec ceux qui n'ont pas le même sacré, une résistance à une crise de la modernité : la disparition des invisibles et notre amnésie optique. Car en dehors des rituels respectifs, de la terminologie ou du symbolisme local il y a une uniformité de la fonction. Il n'y a pas de monopole du sacré et tout le monde peut en faire l'expérience avec son propre système symbolique.

Chez l'animiste, dit Régis Debray, il ne s'agit pas de jouer le rôle de Dieu, ou du serviteur, c'est d'être un pur intermédiaire. Dans la magie primitive il n'y a pas de distinction entre le sujet et l'objet. L'objet est à la fois fonction et décoration. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de distinction entre la figuration et la transfiguration. Il y a transcendance, non pas forcément avec un au-delà, un divin, mais une extériorité. Dans cette relation l'objet perçu devient aussi percevant. Il y a une permutation, un renversement. Et être pénétré par ce que l'on regarde implique de nouvelle attention et les craintes qui s'en suivent. Dans une métaphysique du regard, voir le mal c'est déjà y participer. L'intérieur et l'extérieur se fondent. Le sujet est l'objet. La valeur d'usage : c'est le regard dans son contexte d'apparition et d'auto production. Son vecteur : le désir. Et si l'Homme est son propre centre de perception et de volonté ou chaque outil de vision est un système de croyance, chaque système de croyance est un outil de vision par le corps et ses excès. Toute la part qui nous est a priori hermétique, derrière le visible, reste en substance, le plus grand capital de l'art, d'un réenchantelement du monde. Ce qui semble en effet sacré, c'est l'intention dans l'usage, le désir

déposé et la promesse d'un retour. Quand sous la surface du monde, le symbole pénètre notre regard, le rend vivant.

Penser c'est voir et voir c'est penser.

Ici pas de "Sacralité esthétique" ou "d'esthétique sacrée". Mais dans cette idée un peu vulgaire, parce qu'elle réifie et nous ramène à nos logiques occidentales, l'indice pourrait être majoré ou minoré. Majoré quand le sacré se manifeste comme il vient, quand il nous tombe dessus, qu'il initie. Qu'il donne une dimension nouvelle à nos paroles, nos rapports sexuels, notre nourriture... A l'inverse, minoré quand il est un simulacre ou qu'il est instrumentalisé et qu'il ne laisse aucune sédimentation en nous. Quand le kéné des Shipibos Kiribo devient de l'art contemporain pour se survivre ou quand le "prendre soin" nourrit l'industrie de bien-être.

Indice :

Le sacré, c'est une sorte d'état modifié de conscience. Un instant de lâcher prise qui nous déconnecte, reconnecte pour focaliser, "fractaler" le regard sur une autre dimension. Un micro déplacement qui nous fait habiter un instant nos corps et le monde au delà du temps et de l'espace impartis. Une induction pas toujours vraiment choisie du corps et de l'esprit, une volonté sans volonté et qui se dérobe aussi vite qu'elle apparaît. Un inter espace qui dédouble le monde au delà des conditions du visible. Une réalité autre qui s'ouvre sans l'empêcher d'être elle même. Une fenêtre vers la pensée magique. Une transgression du regard.

Le contre indice : *L'autonomie du sujet avec le monde.*

On se déplacera toujours, certes, mais ce qui est beau restera en disparition.

Quand je parle de beau, je ne pense pas à ces pleins mais à ces vides.

Il procède comme une "épiphane infra-ordinaire", une mystique profane (Phillipe Fillio), une spiritualité laïque, un excès, une dépense improductive, un sacrifice (G. Bataille), une expérience numineuse (R. Otto). Il rappelle la définition que pose Mircea Eliade sur l'hiérophanie. Que si telle pierre, tel arbre est sacré, c'est bien parce qu'il nous ouvre à autre chose que lui même. Une nouvelle réalité si j'ose dire. Cette permutation, Bellmer dans sa "Petite anatomie de l'image" (1957) avance l'idée que : "l'objet identique à lui même

reste sans réalité". Il met la question du désir à l'épreuve du réel. Et que tel ou tel détail du corps de l'autre existe en tant que l'on s'y projette, que l'on le désire. Ce qui affirme et crée le réel, c'est avant tout le désir et son déplacement. Sans cela "l'objet, identique à lui-même, reste sans réalité." Le réel devient l'indice du désir.

"L'opposition est nécessaire afin que les choses soient et que se forme une réalité troisième". Bellmer

En poursuivant son livre, la deuxième partie, "anatomie de l'amour", il aborde l'extraversion. Il pousse la physiologie en dehors par un transfert du désir qui "déréalise" le toi au moi.

"Renversée par la force d'une passion que j'aurais voulu l'empêcher de partager, elle faisait de son corps dévêtu la transparence de mon cœur. Je la possédais de moi, avant de la posséder. Sur son corps j'avais ouvert comme un fruit mon être de chair. Il me semblait que je voulais renaître sur elle de la femme que j'étais invisiblement. Je violais en elle un individu sans sexe dont la chair payait la rançon de mon plaisir solitaire..." Joë Bousquet

Dans sa dernière partie, "l'anatomie du monde", intuition, hasard et synchronicité se rencontrent. L'image est la synthèse de deux projections qui s'y croisent l'une venue du moi et l'autre du monde. Un lien que Bellmer pense réversible pour que converge entre l'individu et l'univers, une projection superposée. Il nous ramène à cet indicible de l'expérience humaine pour ce qu'il est avant tout, une chose qui passe et traverse le corps, le sien, celui de l'autre et celui de l'univers.

Cette approche Bellmerienne, ressemble à celle du philosophe Henry Corbin, dans son interprétation de la mystique et de la philosophie islamique soufiste. Dans lequel il développe son concept "d'imaginal" ou "monde imaginal". Comme un monde suprasensible : ni le monde connu par les sens, ni celui connu par l'intellect, mais un troisième monde, un intermonde entre le sensible (matériel) et l'intelligible (spirituel). Un espace de réalité intermédiaire, on se manifeste des formes subtiles, perçues par une faculté spécifique que Corbin appelle l'imagination active. Cette imagination n'est pas le produit d'un inconscient intérieur mais d'une captation de cette intermonde. Corbin voit dans la reconnaissance de cette intermonde, un dépassement des dichotomies traditionnelles, le dualisme. Un espace pour relier l'humain au transcendant. L'imaginaire n'est plus seulement une part de l'inconscient humain mais une dimension du réel, dont nous sommes seulement le réceptacle et non les générateurs. Les expériences de mort imminente ou la TCAI (Transe Cognitive

Auto Induite) développé chez Corine Sombrun, sont autant de pistes d'une approche latérale du réel. Le Nouveau réalisme (courant philosophique) de Marcus Gabriel, défend que le réel est pluriel, contextuel et irréductible à une totalité. Gabriel affirme que le monde, en tant que totalité de tout ce qui existe, n'existe pas. Cette idée repose sur le fait que pour que le monde existe en tant qu'entité totale, il faudrait qu'il puisse être observé ou conceptualisé dans son ensemble. Pour Gabriel, la réalité est multiple et stratifiée. Elle ne se réduit ni à la matérialité (comme dans le matérialisme scientifique) ni à une vision subjective (comme dans certaines formes de constructivisme). Chaque chose existe dans son propre contexte et selon ses propres conditions d'existence. Gabriel critique le naturalisme, qui réduit tout à des phénomènes physiques ou biologiques. Le réel ne se limite pas à ce qui peut être mesuré ou observé directement. Gabriel adopte une approche réaliste mais relationnelle : ce qui est réel dépend des relations qu'entretiennent les objets et les champs de sens entre eux. Cela ouvre la voie à une conception du réel où l'existence ne dépend pas seulement de la matérialité, mais des contextes et des relations avec eux. C'est à dire plus processuel que substantiel. Sa philosophie implique une responsabilité éthique accrue puisque nous participons à la création de sens dans les différents champs.

Un outil "qualitatif" pour l'Histoire de l'art à travers le sacré et le politique

Dans l'esprit de Marcus Gabriel, le livre "L'Art et ses agents" d'Alfred Gell propose une théorie anthropologique innovante pour l'art. Il met l'accent sur le pouvoir d'action des objets artistiques, dépassant leurs matérialités et qu'ils ne peuvent pas être compris indépendamment de leurs contextes sociaux et culturels. Ainsi l'art, sous la forme d'indice, ne prend son sens qu'à travers les réseaux d'institutions, de galeries, de critiques et de spectateurs qui la valident comme objet d'art. Au-delà de sa simple matérialité, l'œuvre devient un indice d'un système culturel et d'un marché de l'art. Mais également un outil puissant dans les relations humaines, capable d'influencer les comportements, de médiatiser les relations et de prolonger les intentions de son créateur bien après sa production. Cet indice, joue un rôle actif dans le processus et l'intention qui ont permis son existence au delà du temps et de l'espace impartie. L'œuvre d'art acquiert alors son statut par les interactions sociales qui l'entourent et par l'investissement symbolique qui lui est attribué dans sa production. Elle conserve une relation dynamique avec les différentes époques

où elle est observée et interprétée. L'objet est l'interface d'un système et de l'intention de son auteur. L'indice d'un usage et d'une fonction.

Dans la capacité de l'art à muter et à élargir ses définitions, l'indice de sacralité pourrait être une manière contemporaine de renouer avec sa dimension magique. Substituant le "comment" fonctionne l'art avec le "pourquoi" existe l'art. Une attitude différente qui n'efface pas la science des savoirs mais déplace celui de la conscience et le transforme. Un état de conscience donc, affranchie de l'art comme idée hégémonique ou replacée comme un simple montage plastique et conceptuel. Un outil donc, non plus au service de l'état ou de la religion mais d'une laïcité universelle pour les peuples et l'individu. De ce point de vue, l'art comme fonction ou outil avec le sacré entretiennent un rapport similaire avec l'art engagé. Car même si les champs d'action sont très éloignés, le politique et le spirituel, ils participent d'une expression similaire. Cette perspective permet d'appréhender l'art non plus seulement sous son angle esthétique, mais comme un outil actif de transformation sociale et de médiation spirituelle.

Joseph Beuys est de mon point de vue, un pilier de cette pensée avec son approche élargie de l'art, son concept d'antique et sa sculpture sociale. Quand il dit que l'artiste est un chamane, je vois le désir d'un processus de restructuration personnelle, collective et sociétale. De penser l'art comme un catalyseur pour le changement. Les gestes de Beuys, qu'il soit de nature artistique, magique ou politique se confondent et se fondent entre eux. Ils font communauté du sensible. Les charges symboliques n'ont pas de monopole conceptuel, elles font corps à la vie. Une sorte de méta-arts, un art de la pensée de l'art. Dans ce contexte, il faut rappeler la blessure de Beuys pour en comprendre toute l'ampleur et son dépassement : le nazisme.

Cet indice de sacralité ne serait pas tant un outil critique "sur" et "pour" l'art contemporain, qu'un outil pour trouver "une qualité autre". Dépasant nos processus de subjectivité liée à nos territorialités et en but de revisiter notre histoire de l'art. C'est un déplacement pour entendre comment chacun habite, pense et marche dans sa vie dans la dynamique contextuelle et relationnelle de son époque.

L'abstraction me semble un excellent exemple car elle présente une contradiction. Elle est un art autonome (c'est à dire qu'elle ne se réfère qu'à elle même) et d'autre part elle cherche à renouer profondément avec la dimension intérieure. D'une part, ce qu'on voit est ce qui est. Le carré noir sur fond blanc de Malevitch (1915) signifie un carré noir. Et dans un autre temps, il nous

conduit hors de ces limites car il s'affranchit d'une tradition depuis les traités sur la perspective, celle d'une façon de penser et normaliser la représentation du monde. Le représenté ne se suffit pas à lui-même, à sa valeur. Il ne nous retient pas à sa simulation (comme avec la représentation d'un espace ou celle d'un corps). Par là, Malevitch nous fait faire l'expérience de l'absence, celle du sujet et celle de l'objet. La carré, référent de lui même, montre autre chose, ce qu'on ne voit pas. Il touche une quête de son essence la plus absolue. Un art purifier de son idée, libérer du poids du monde objectif et libérer de toute interprétation. Renouant à ce qui excède la capacité de voir, ce quelque chose de supérieur, extérieure ou encore intérieure (difficile de le situer). Le point de fuite, pourrait dire Pavel Florenski ne se situe plus dans l'œuvre mais dans l'œil de celui qui observe. Celui qui observe, s'observe lui-même par l'œil du tableau. Accroché comme une icône orthodoxe dans l'angle de la pièce, il provoque et assume son parti pris spirituel. De plus, dans un climat politique de crise et de grande répression par le réalisme socialiste, cette proposition artistique est ressentie comme une menace, parce qu'elle y montre "autre chose". Et même si cet "autre chose" reste incomprise, elle représente un potentielle : un contrepoids à la domination imposée par le pouvoir. C'est à dire une autre manière d'appréhender le monde. Ici la dimension spirituelle, politique et artistique se triangule dans un équilibre. L'art abstrait, c'est une forme d'art qui assume depuis la sécularisation à renouer au transcendant. Une contradiction toute aussi belle qu'elle est la marque d'une révolution politique et artistique porté par un désir spirituel. Malevitch tue et fait renaître la peinture. Il nous communique une substance qui n'est pas à voir avec les yeux. L'analyse au rayon ultraviolet du tableau dans les années 90 prouve une multitude de strates sous la peinture. L'hypothèse d'un recouvrement, d'un effacement au noir et au blanc résonne avec une impossibilité de l'expression et en révèle toute la puissance. La nudité, essentielle. Un théâtre sans spectacle, une chair sans masque, une peau sans corps. L'hypothèse d'un palimpseste, d'une démarche cohérente dans l'évolution des strates, d'un cheminement vers l'abstraction ultime : Une cosmogonie et une eschatologie superposées.

"Un désir sans image." Jacques Rigaut

Le retour à la nature de l'impressionnisme, l'inconscient dans le surréalisme, l'immatérialité de l'art conceptuel, la géométrie sacré du minimalisme... ainsi de suite... pourraient être tous les indices d'une expression, d'une part primitive en nous, d'une histoire occulté de la connaissance. Tout ce que fabrique l'organisme, n'est pas moins une expression que la nature de cette organisme lui même. Non pas un accroissement du réel mais un déplacement. Ce qui est

vrai d'une représentation, ce n'est pas son référent représenté (car il existe déjà pour lui-même), c'est son expression. Ce qui dédouble le monde, c'est la dynamique de l'expression. Son feed-back, la conscience.

Accès : Le réel, une ombre du principe des choses.

La transgression du regard est la clé de voûte, entre la pensée magique et le sacré. Un travail de la conscience, du corps et de l'esprit. Répéter dans l'excès il fait surgir par le désir et la volonté un déplacement complet du réel : son double. Et si nous nous dédoublons dans ce double : c'est l'aliénation et la folie, des miroirs infinis. Quel processus nous permet de voir là-bas, y aller et revenir sans en être abîmé ? A moins que ce soit l'inverse, que pour constater l'infini dans le fini il faut y être déjà abîmé. Ou mieux encore, des techniques précises qui abîment nos perceptions, nos rapports de contact pour ne pas y être rompu dans la chair et l'esprit. Le langage sera une autre épreuve. Dans l'Anthologie du chamanisme on trouve dès la page 11 le témoignage de la chamane Igjugärjuk à Knud Rasmussen (anthropologue danois dans les années 20). "La véritable sagesse ne peut être trouvée que loin des gens, dans la profonde solitude. On ne l'a rencontre pas dans le jeu, mais seulement dans la souffrance. La solitude et la souffrance ouvrent l'esprit humain." Bien que toute accès par la souffrance soit vu comme ringard aujourd'hui, elle et son altérité déplacent la perception et la conscience au delà de toute conception magique. Et si l'art peut être entendu partiellement comme une forme d'empathie, l'esthétique, elle, n'augmente en rien l'accès au transcendant, elle accompagne au mieux comme le support nécessaire au symbolique (lui-même un support).

Corps + Esprit = Conscience

Le livre "Liber Null et Psychonaute" qui introduit à la "magie du chaos" présente des techniques d'induction à la transe magique. Ce livre particulier, puisque très clair, n'a rien de mystique. Il cherche une efficacité magique qui dépasse toutes valeurs morales de bien ou de mal. En ce sens, je ne veux pas être assujetti à cet ouvrage. Dès le départ, on trouve un diagramme de leur survivance magique : chamanisme, tantrisme, soufisme, taoïsme, gnosticisme, babyloniens, hermétisme, alchimie, franc-maçonnerie, (...) jusqu'à eux. Par l'éros et le thanatos, la pulsion de vie et la pulsion de mort, il propose des méthodes inhibitrices (privation sensorielle : insomnie, jeûne, épuisement, contemplation, drogue induisant l'hypnose...) et des méthodes excitatrices (surcharge sensorielle : peur, colère, horreur, orgies, douleur, torture, danse, chant, drogue...). Des méthodes radicales via un certain nombre d'outils

physiques, symboliques, verbaux, de vide, de visualisation, de concentration, de gestes, d'excès... Une singularité de la conscience magique dans l'alphabet du désir.

Mon idée est que ce que nous avons appelé si tard en occident : ART, est le produit transformé, oublié et universelle d'une pensée magique, mi simulacre, mi transcendant ; mi symbolique et mi esthétique.

A savoir quelle spiritualité, philosophie à la pensée magique aujourd'hui.

Pour une psycho-magie institutionnelle, laïque, multi paradigmatique et universelle ?

Rions et d'en rire, en faire la nouvelle forme de prière du XXIe ?

Conclusion

L'indice de sacralité est une marche dans l'obscurité. Et parce qu'elle y est rare, une sensibilité à la lumière. L'art, le sacré, la magie, l'amour... n'existent pas en soi, ce sont des coquilles vides. Ce sont des dynamiques à un éveil du regard, qui pour émerger au risque de l'éclatement, se doivent d'expérimenter. Et la mort, le temps, les conditions de la beauté et de nos terreurs nocturnes. Suivra un impossible débat de la conscience sur ceux qui n'a ni début ni fin. Sur ce qui existe et sur ce qui est.

Je me demanderais si devant une Golf III en feu, vous oscillez entre une œuvre d'art où l'insoutenable désir de la brûlure du soleil et des enclosures qui me tisse à l'invisible.

Le regard est un geste, un déplacement du monde qu'il nous appartient de fêter.

N'allons pas confondre le pointillisme et la création aborigène.

24/01/2025

André Guiboux